

Sur le motif des comparaisons convenues

Željko Klaić

Faculté des Lettres, Zagreb

L'analyse de certains types de comparaisons convenues motivées met en garde contre une conception quelque peu simpliste du motif comme étant la manifestation d'un sème commun, sans plus. Elle essaie de démontrer que, par contre, le motif lui-même et, par conséquent, la comparaison toute entière, sont souvent le résultat d'opérations sémantiques complexes.

Ouvrant le chapitre sur la comparaison par l'examen d'une série de comparaisons convenues, J. Dubois et alii affirment que, bien que l'on soit «tenté de considérer ce genre de formulation comme des métasèmes *in praesentia* par adjonction..., en réalité il n'y a pas figure sémantique, puisqu'il n'y a pas infraction au code lexical»¹. Dès lors, si notre interprétation de leur réflexion est correcte, les clichés du type *nu comme un ver*, *clair comme le jour*, etc. appartiendraient dans le fond à la classe des comparaisons qu'ils proposent d'appeler «vraies» et que l'on trouve dans les assertions telles que «*il est fort comme son père*» ou «*elle est belle comme sa soeur*»². A la différence de ces dernières qui, si elles correspondent réellement à la vérité référentielle, ne sont pas des figures, les premiers peuvent l'être grâce à leur valeur intensive, superlative ou hyperbolique. Mais, ils le restent au niveau du métalogisme, puisque, tout comme dans le cas de «*ses joues sont fraîches comme des roses*», «tous les termes y sont sémantiquement normaux et parfaitement compatibles selon le code lexical»³. La normalité sémantique/compatibilité lexicale de l'exemple cité par J. Dubois et alii réside dans le fait que le comparé («ses joues») et le comparant («des roses») peuvent normalement partager le sème commun /fraîcheur/. Ceci est également vrai d'une personne dans le plus simple appareil et d'un ver dépourvu de poils, de plumes, d'écailles, etc., qui partagent le sème /nudité/, ou de quelque chose de lumineux et de net et du jour répandu par le soleil, qui partagent le sème /clarté/.

1. Rhétorique générale, Larousse, 1970, p. 113.

2. *Ibid.*

3. *Id.*, p. 114.

La majorité des comparaisons convenues relevant de cette classe, le sème commun attribuable au comparé faisant partie intégrante du sémème du comparant, que ce soit de façon référentiellement et/ou conceptuellement motivée (*fort comme un boeuf*: le concept de *boeuf* offrant, entre autres, l'idée de vigueur), ou que la motivation initiale se soit estompée dans la conscience linguistique (*fort comme un Turc*: le *Turc* ayant symbolisé aux 17^e et 18^e siècles, «et peut-être depuis les Croisades, l'incroyant, l'ennemi brutal»⁴). La majorité des comparaisons convenues, c'est-à-dire celles, les plus nombreuses, dont le sème commun mis en relief dans le motif (tel *fratches* ou *fort* dans les exemples précédents) relève de ce qu'on appelle communément le sens concret. Un homme concrètement fort (ou conceptualisé comme tel) l'est de façon comparable au boeuf, qui lui aussi est concrètement fort (ou conceptualisé comme tel). La relation directe entre les trois termes d'une telle comparaison peut être représentée comme suit:



Le même schéma est applicable pour l'une des nombreuses comparaisons convenues hyperbolisant la maigreur, plus spécialement la maigreur de la poitrine féminine, à savoir: *elle est plate comme une punaise*⁵:



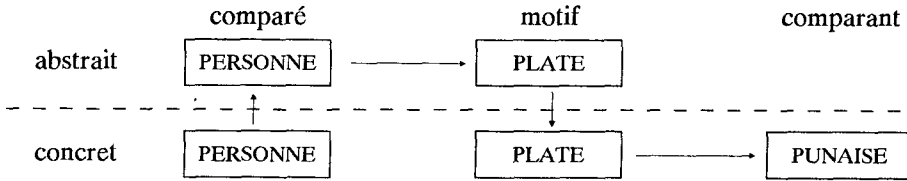
Cependant, cette comparaison est fréquemment employée également pour caractériser une personne «obséquieuse et basse»⁶, voire «d'une bassesse morale absolue»⁷. Alors que le premier emploi, au niveau concret, repose sur l'analogie de la forme aplatie de l'insecte et la forme semblable d'une poitrine peu développée, assimilées l'une à l'autre au moyen du sème commun /plat/, le second emploi assimile la platitude morale, caractéristique abstraite, à l'aplatissement physique, défaut concret. Il doit donc y avoir et, tout d'abord en ce qui concerne le comparé, passage du concret à l'abstrait, et ensuite, en ce qui concerne le comparant, passage de l'abstrait au concret. Le lieu de ce second passage devrait être, nous semble-t-il, le motif même:

4. A. Rey – S. Chantreau, dictionnaire des expressions et locutions, Nouvelle édition revue et augmentée, Les usuels du Robert, 1985, s.v. Turc.

5. Ch. Bernet – P. Rézeau, Dictionnaire du français parlé, Le monde des expressions familières, Seuil, 1989, s.v. plat, adjectif.

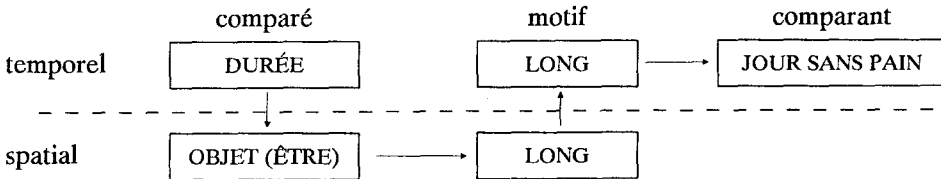
6. Rey-Chantreau, s.v. plat.

7. *Id.*, s. v. punaise.



On se demande si le comparé et le comparant partagent vraiment ici un sème qui leur soit commun. Car, du point de vue purement logique, qu'est ce que le concept «personne obséquieuse» a de commun avec le concept «insecte hétéroptère à corps aplati et d'odeur infecte»? Si pourtant c'est le cas, le sème commun s'est-il scindé en deux selon un axe qui sépare le niveau de l'abstrait et du figuré d'avec le niveau du concret et du non-figuré? Ou bien le motif comprendrait-il deux sèmes distincts, l'un le reliant au sémème du comparé, et l'autre à celui du comparant?

Ces questions posées dès ce stade pour le passage de l'abstrait au concret, peuvent l'être également quant à un autre passage, indicatif lui aussi bien que moins fréquent, celui du domaine temporel au domaine spatial. La comparaison convenue *long comme un jour sans pain* servait à l'origine et sert toujours pour caractériser une durée ou quelque chose d'«interminable ou ennuyeux»⁸. Cependant, elle peut également être appliquée à une personne grande et maigre, ou même à un objet excessivement long, comme le montre A. Sergent, cité par Rey-Chantreau⁹, quand il écrit: «On nous a filé des flingues longs, comme un jour sans pain...» Ce passage d'un domaine à l'autre pourrait être représenté schématiquement de la façon suivante, analogue au cas de figure précédent:



Or, les exemples ci-dessus étant ceux de comparaisons bivalentes, il est plus ou moins clair que le passage d'un niveau à l'autre ou le passage d'un domaine à l'autre concernent, chacun à sa manière, et le comparé et le motif. D'un autre côté, il est des cas où le passage n'est en revanche observable qu'à l'intérieur du motif seul.

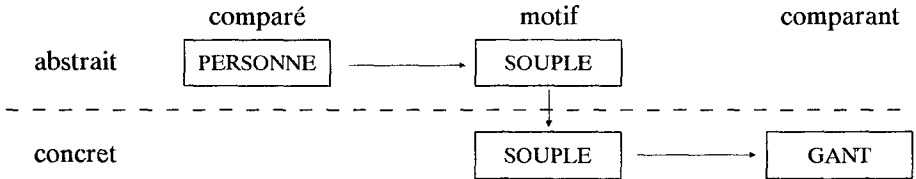
Soit une personne «particulièrement docile, capable de s'adapter adroitement à la volonté d'autrui, aux exigences de la situation»¹⁰, que l'on qualifie brièvement de «souple» en appliquant le sens abstrait de cet adjectif, le sens concret compatible avec

8. Id, s. v. pain.

9. *Ibid.*

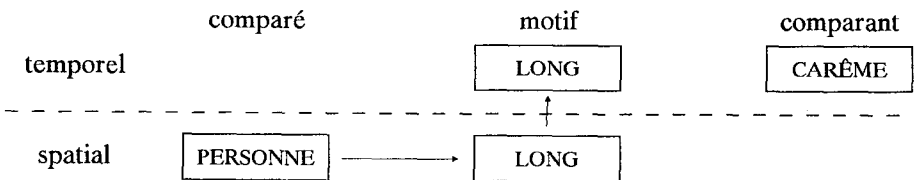
10. Le Petit Robert, s.v. souple A 1°.

les être vivants étant «qui se plie et se meut avec aisance»¹¹. La comparaison la plus courante faisant ressortir le caractère docile, accommodant et adaptable d'une telle personne a trouvé le comparant adéquat dans un référent concret, un objet qui «s'adapte exactement (à la main)»¹², d'où la formule: *souple comme un gant*, que Rey-Chantreau glosent ainsi: «l'image du gant appliquée à une personne exprime l'idée d'une malléabilité extrême»¹³. Ce qui donne schématiquement ceci:



On voit bien que, là, il n'y a pas eu de stade concret préalable qui eût permis de dire, par exemple, d'un acrobate au corps élastique qu'il soit* *souple comme un gant*.

Si l'on s'en tient à la définition de Rey-Chantreau selon laquelle la comparaison convenue *long comme un carême* s'applique à une personne et signifie «grand et maigre»¹⁴, il s'ensuit que le seul lieu de passage, cette fois du temporel au spatial, se trouve être là aussi le motif, la preuve d'un stade temporel préalable (**un discours long comme un carême*) n'étant pas attestée par ces deux auteurs. Alors, le schéma qui s'impose est la suivante:



Reposons nos questions: un sème commun fonctionnant aux deux niveaux et dans deux domaines différents? un sème commun coupé en deux, chacune de ses moitiés correspondant à l'un des deux niveaux ou à l'un des deux domaines? ou bien deux sèmes distincts?

Il se pose néanmoins d'autres questions. Examinons le cas suivant: Si, dans le registre familier, l'adjectif *fauché* signifie «sans argent»¹⁵, c'est sans doute grâce à une

11. *Ibid.*, B 2°.

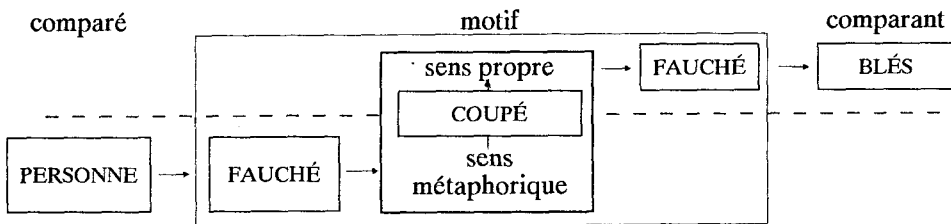
12. *Id.*, s. v. *gant*.

13. *Op. cit.*, s. v. *gant*.

14. *Id.*, s. v. *carême*.

15. *Le Petit Robert*, s. v. *fauché* 2°.

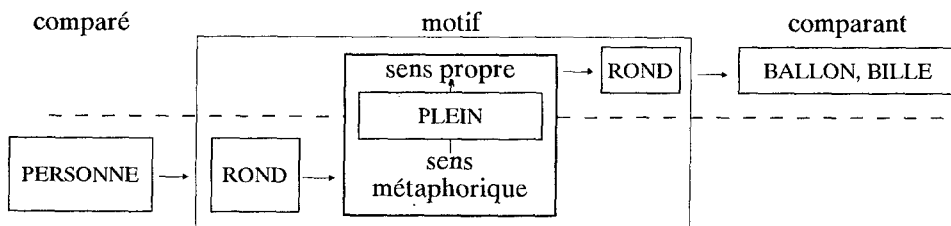
métaphorisation, dont Gaston Esnault¹⁶ retrace les phases successives. Le verbe *faucher* aurait, selon lui, signifié en argot tout d'abord «couper les bourses», puis «couper» tout court, et ensuite, entre autres, «chaparder», «dévaliser», «ruiner». Définissant le sens de *fauché* comme «démuni d'argent», Esnault ajoute la remarque étymologique «image de moisson» pour justifier la comparaison convenue *fauché comme les blés*. Il faudrait, nous semble-t-il, supposer par conséquent l'existence d'un sème qui soit le lieu nécessaire de la métaphorisation même. Dans notre hypothèse, ce sème, représenté comme /coupé/, serait commun à l'«image» de la personne qui s'est fait couper la bourse et est restée sans argent, et à l'«image de moisson», c'est-à-dire à celle des blés coupés:



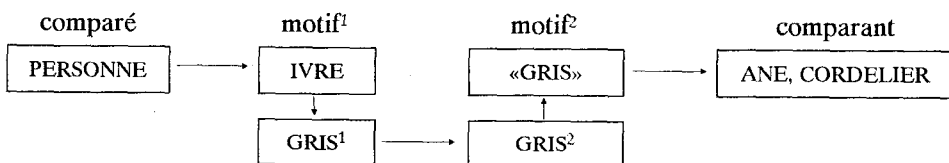
On dirait que là le motif n'est plus constitué d'un sème commun manifesté par *fauché*, mais bien par le sème /coupé/ inhérent qui est commun au sens propre et au sens métaphorique de *fauché*. Alors, il serait peut-être légitime de se demander si le motif n'est pas simple manifestation d'un sème commun au comparé et au comparant, mais plutôt la manifestation de tout un sémème qui, lui, contient au moins un sème commun à ces deux termes de la comparaison.

Cela d'autant plus que de tels exemples à motif métaphorisé ne sont pas exceptionnels, loin de là. Quelquefois même le sémème du motif contient un sème commun à la conceptualisation métaphorique du comparé et à toute une suite de comparants à sémèmes différents, reliés entre eux par l'existence même de ce sème commun. Ainsi, dans le domaine de l'ivresse, notons-nous la série suivante: *rond comme une balle/une bille/un boudin/un boulon/une bûche/un disque/un oeuf/un petit pois/une soucoupe/un zéro*¹⁷. S'en référant au sens «bourré de nourriture, repu» de l'adjectif *rond*, Rey-Chantreau avancent que les «objets 'ronds', cylindriques, sphériques ou circulaires... évoquent la plénitude». Le schéma qui simpose est identique au schéma précédent.

16 Dictionnaire des argots, Larousse, 1965, s.v. *faucher*.
 17. Bernet-Rézeau, s.v. *rond*; Rey-Chantreau, s.v. *rond* 1.



Si, dans les cas ci-dessus, le sémème du motif contient un sème ayant servi de base à la métaphorisation préalable de celui-là, il y a des exemples où il est difficile de supposer une opération métaphorisante, même implicite. Pour rester dans le domaine de l'ivresse, notons les comparaisons convenues, rares ou vieilles il est vrai, *gris comme un âne*¹⁸ et *gris comme un cordelier*¹⁹. Bloch-Wartburg et J. Picoche se gardent bien d'établir une étymologie sémantique du sens secondaire de l'adjectif *gris*, qui est «(légèrement) ivre, pris de vin». On serait tenté de considérer qu'il y a là deux lexèmes homophones. Le sémème du premier recouvrant celui de «ivre» et l'autre celui de «couleur intermédiaire entre le blanc et le noir», on ne voit pas très bien un sème qui soit commun aux deux. Le seul élément commun, c'est la forme du lexème:



On pourrait donc penser qu'il s'agit là de deux motifs distincts, reliés entre eux de manière plutôt fortuite par le seul fait que le sémème «ivre» et le sémème «couleur intermédiaire entre le blanc et le noir» («gris») peuvent tous les deux être manifestés par une même forme lexématique, qui est en l'occurrence *gris*.

Qu'une forme lexématique identique du motif double puisse vraiment être le résultat d'un procédé d'identification fortuit peut être illustré par une autre comparaison prise dans le même domaine, à savoir: *bourré comme un petit Lu*, que Bernet-Rézeau²⁰ expliquent comme une «déformation de *beurré comme un petit Lu*». Il est assez imaginable qu'un *petiti Lu* (marque d'un petit beurre) soit «fait» et même «rempli» de beurre²¹ comme une personne qui a bu à l'excès est remplie de boisson, mais il nous semble beaucoup plus probable qu'il y a là plutôt une substitution

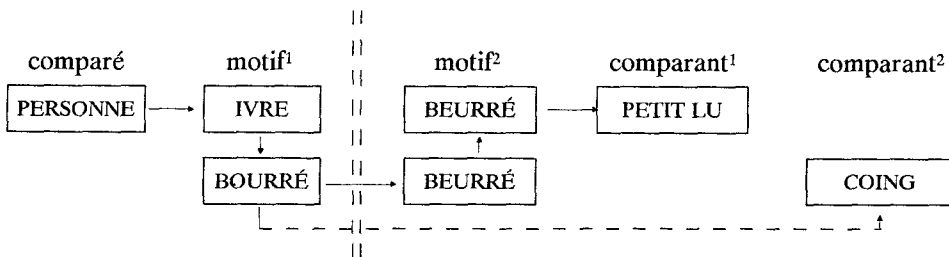
18. Rey-Chantreau, s.v. âne.

19. *Id.*, s.v. cordelier.

20. S.v. bourré 2.

21. *Id.*, s.v. beurré

paronymique, comme le soutiennent Bernet-Rézeau. A plus forte raison que le motif *bourré* relie ailleurs le comparé à des comparants qui ont peu de chose à voir avec un biscuit, dont *un coing/une andouillette/une cantine/une vache...*²² La question qui se pose à son tour, est de savoir s'il n'y aurait pas une discontinuité sémantique entre les termes de la comparaison, où le substitué paronymique constituerait un point de bifurcation, prouvant de la sorte qu'il s'agit non seulement de deux motifs distincts, sans plus, mais bien de deux motifs distincts menant chacun à un comparant distinct, dont n'est réalisé qu'un seul:



Ces quelques considérations concernant les comparaisons convenues motivées, selon la terminologie adoptée par G. Genette²³, nous semblent démontrer que, s'il est évident que le comparé et le comparant sont reliés par un sème commun qui est retenu comme motif, cette opération peut être plus complexe que cela. En effet, le sème commun peut souvent être manifesté tel quel (comme dans les cas simples du type *il est fort comme un boeuf*), mais il peut également, et non moins souvent, rester implicite (comme dans *il est rond comme une balle*, où le sème commun doit être /plein/). Dans de tels cas, il ne relie pas le comparé au comparant d'une manière directe, mais par l'intermédiaire d'une opération, ou même de toute une série d'opérations préalables qui ont lieu à l'intérieur du motif. Alors, la comparaison n'y relève plus de métalogisme, mais bien de métasème, puisque les termes n'y sont plus ni «sémantiquement normaux» ni «parfaitement compatibles au niveau lexical»²⁴.

22. Bernet-Rézeau, s.v. *bourré*.

23. *La rhétorique restreinte*, dans *Communications*, 16, 1970, p. 164.

24. Cf. la note 3.

O MOTIVU UVRIJEŽENIH POREDABA

Na temelju nekih tipova uvriježenih poredaba iz francuske frazeologije, ova rasprava nastoji pokazati kako se poredbeni odnos uspostavljen putem motiva između uspoređenoga i usporeditelja nerijetko zasniva na složenim semantičkim postupcima. Takvi se postupci mogu ticati prelaska iz konkretne u apstraktnu ravan, iz područja vremenskoga u područje prostornoga, iz pravoga značenja u metaforički smisao, a ponekad se odvijaju i na homonimskim, pa čak i na paronimskim relacijama.